

# Haroutioun Kurkjian : «Il faut faire du bilinguisme et de la biculturalité notre manière d'être diasporique, notre apport original à la civilisation mondiale»

Dans la foulée du Salon du Livre arménien d'Alfortville (cf. n° 382), *France-Arménie* a interrogé son invité d'honneur, Haroutioun Kurkjian. L'occasion de réfléchir à travers la thématique du bilinguisme sur la condition d'Arménien diasporique.

*France-Arménie : De par votre expertise et vos multiples publications, vous êtes un spécialiste reconnu des questions liées à la langue arménienne et au bilinguisme. Si l'on vous demandait de dresser le bilan de ces vingt dernières années en la matière, en Diaspora, quelles évolutions notables dégageriez-vous sur une génération ?*

**Haroutioun Kurkjian :** Je préfère apporter d'emblée une précision : je me définirai comme un enseignant de la langue et de la littérature arméniennes, qui se propose, à travers une réflexion sur la condition diasporique, de dégager des fondements, des raisons objectives pour le maintien de cette langue et cette culture... Mon intérêt pour le bilinguisme (encouragé certes par des expériences et découvertes linguistiques récentes dans le domaine), a pour source une réflexion sur la condition de l'Arménien diasporique. Rapport qui n'est sûrement pas celui d'un spécialiste-linguiste à sa matière...

En plus, le bilinguisme, ici, je le conçois comme l'expression d'une certaine biculturalité. Je me limite à cette définition, quitte à y revenir plus tard...

Avant de parler des dernières décennies, quelques mots sur les origines de notre Diaspora occidentale. Soumise à certaines conditions d'existence, elle a subi une acculturation arménienne, avec le quasi-abandon de la langue d'origine et de la culture arménophone (les connaissances que nous pouvons acquérir sur la culture arménienne par le biais des langues locales ne constituant pas une culture proprement arménienne).

Promouvoir le bilinguisme, dans le contexte actuel, signifie donc une restauration fondamentale de l'arménien, aux côtés de telle langue dominante, comme langue vivante de communication et de transfert de la culture d'origine.

Pour ce qui est de l'évolution récente, pour être bref, d'un premier abord on peut noter des développements. Dès les années 60-70, on a vu s'ouvrir – enfin – des écoles en Amérique et en Europe, paraître des manuels et autres publications d'enseignement de la langue, parfois plus conformes au contexte cultu-



Haroutioun Kurkjian

rel actuel que des prédécesseurs d'un anachronisme lamentable. Tout cela visant à pallier à cet état de quasi-abandon de la langue et d'une culture arménophone, concourir à créer une situation plus équilibrée. Mais pour ce qui est des résultats obtenus à ce jour...

**E.A. :** *L'école arménienne est le lieu idéal, a priori, pour développer l'apprentissage «normal» de l'arménien et du bilinguisme, et permettre à l'enfant de vivre son identité arménienne au présent. Or, entre le manque de moyens criant, le défaut de professionnalisation des cadres et le nombre trop faible d'élèves inscrits dans les écoles, on a tendance à se noyer dans une gestion à la petite semaine qui alimente un certain défaitisme. Comment sortir de ce cercle vicieux ?*

**H.K. :** Dans les conditions diasporiques, en effet, l'école devrait, avec et après le foyer familial, servir

de pépinière d'éclosion d'une identité à la fois spontanée et choisie. Ceci car une conscience d'appartenance n'est pas une abstraction ; dans l'histoire individuelle, elle s'enracine dans un terreau affectif, donc reste en rapport avec l'âge enfantin, au moins pour une majorité (sans compter d'assez rares "retrouvailles" tardives). Cette conscience d'appartenance devrait pouvoir être suscitée, et l'initiation à la langue et à la culture "institutionnalisée" dans ce milieu éducatif qu'est l'école arménienne.

L'institution scolaire, et la pédagogie en général, constituent un domaine d'une complexité redoutable en soi. Pour une collectivité diasporisée, ces problèmes sont encore plus ardues. Mais ce constat n'est pas une justification pour la situation actuelle de nos écoles en général. Au contraire, il devrait nous aider à mesurer les dimensions du défi et nous inspirer plus de sérieux dans nos approches. L'enjeu est de taille, car l'école arménienne devrait devenir,

comme vous dites, un milieu quasi-naturel de remplacement pour une société et des structures globalement arménophones, absentes...

Ceci est bien possible, n'en déplaise aux pessimistes professionnels dénonciateurs de tout effort, qui se passent bien de produire leurs preuves... Les migrations mondiales provoquent aujourd'hui des brassages démographiques et culturels sans précédent ; les méthodes pédagogiques pour l'apprentissage des langues se perfectionnent à vue d'oeil. Nous n'allons pas douter de la possibilité pour nous de ce que nous voyons quotidiennement sous nos yeux, dans un environnement mondial !

**F.A. :** *Une question voisine, si vous le voulez bien. Les familles arméniennes de Diaspora se sentent souvent désarmées face à l'immensité du travail à accomplir en matière de bilinguisme. Lorsque l'enfant est petit ou tout petit, ça va à peu près quand la famille a des locuteurs arménophones. Arrivé vers la fin de l'enfance ou à l'âge de l'adolescence, le jeune Arménien ne trouve plus trop – ni à l'école, ni dans la famille – la matière et l'approche nécessaires pour enrichir son monde intérieur en arménien. L'école fait ce qu'elle peut, la famille fait ce qu'elle peut, cela renvoie l'image d'une communauté qui tente de sauver les meubles. Jusqu'à quand ?*

**H.K. :** Vous avez parfaitement raison... Oui, la conscience d'appartenance devrait pouvoir être suscitée, et l'initiation à la langue et à la culture "institutionnalisée". C'est le rôle de l'école, mais non telle qu'elle fonctionne dans notre réalité actuelle...

**F.A. :** *On entend ou voit encore, aujourd'hui, des reliquats de vieilles approches qui ont amplement prouvé leur nocivité (et le mot est faible !). En clair, je veux parler du ressort de la culpabilité agité ici ou là pour inciter les uns ou les autres à apprendre ou parler l'arménien. Cette manière d'être et de faire, qui a fait et continue de faire des ravages considérables, va-t-elle disparaître... avec la langue elle-même ?*

**H.K. :** C'est vrai. Un regard en profondeur de notre système scolaire et plus généralement de cette évolution récente laisse entrevoir des imperfections, des insuffisances fondamentales qu'il conviendrait d'analyser et auxquelles il faudrait remédier. Sans oublier des phénomènes proprement négatifs : le reniement délibéré, parfois, de toute importance de l'arménophonie et de l'arménité culturelle, sa limitation à une simple reconnaissance des racines – et... pour fermer des écoles arménophones "non rentables".

La conscience d'identité assumée est essentielle :

elle comporte un choix délibéré (et j'ajouterais : à la différence de l'arménité "arménophone" primaire courante dans nos communautés du Moyen-Orient par exemple, qui ne s'est guère ouverte à "l'étranger" et que certains considèrent, à tort, comme une condition *sine qua non* de l'identité arménienne...). Mais, d'un autre côté, une conscience d'appartenance non complétée par le contenu culturel correspondant, sans expression vivante, parlée, provoque un phénomène de déphasage et d'appauvrissement regrettable, que nous observons ou ressentons quotidiennement en Europe ou en Amérique... Ce choix d'appartenance, conscient et délibéré, est d'ailleurs individuel et subjectif, donc non transmissible ou difficilement transmissible à des contemporains ou à une postérité...

**F.A. :** *Au fond, quand l'une des personnes présentes dans la foule, lors de la rencontre-débat du samedi 10 décembre à Armen-Livres, parle de «langue morte», ne serait-il pas judicieux d'aller au-delà des «Ouh, ah, oh !» de désapprobation qui ont fusé dans la salle et d'engager une vraie réflexion sur les fondements de notre lien aux blessures de notre intimité arménienne ? Car cette question du bilinguisme – et plus généralement de l'arménien – représente beaucoup plus pour les Arméniens qu'un problème linguistique. Si l'on part du postulat qu'il*

*s'agit d'une question existentielle, pourquoi nos responsables politiques et économiques ne s'en emparent-ils pas à bras-le-corps ? Comment se fait-il que cette question reste confinée dans le cadre étroit des débats entre spécialistes ?*

**H.K. :** Au risque de me répéter, d'abord concernant le bilinguisme : nous nous sommes déjà accordés dès le début qu'il "représente beaucoup plus qu'un problème linguistique". Pour ce qui est de la sous-estimation du problème d'éducation, nous avons parlé des séquences de la situation d'acculturation initiale en diaspora occidentale, "amendée" aujourd'hui,

soi-disant, par l'engagement politique pour la cause nationale (facteur essentiel certes, mais gravement insuffisant quand langue et culture n'y participent pas...). Une autre cause de cette myopie, sévissant au Moyen-Orient, celle-là (zone où l'arménophonie n'est pas un choix, mais un résultat objectif de conditions de civilisation bien connues), est la survie de la "conservation d'arménité", une idéologie de ghetto qui en fait conserve en étouffant, donc ne sauve rien...

L'arménophonie préconisée est le contraire d'une langue qui sépare et isole. Ouverte à la culture de

l'Autre, elle signifie une pratique parallèle, d'une qualité honnête, de la langue d'origine, soutenant une culture arménophone parallèle, en situation de fécondation mutuelle. Elle est authentique en cela qu'elle est consciente et valorisante (et non un simple mode d'expression linguistique ; car, ne l'oublions pas, il est des bilingues par accident, ou par pure exigence professionnelle...).

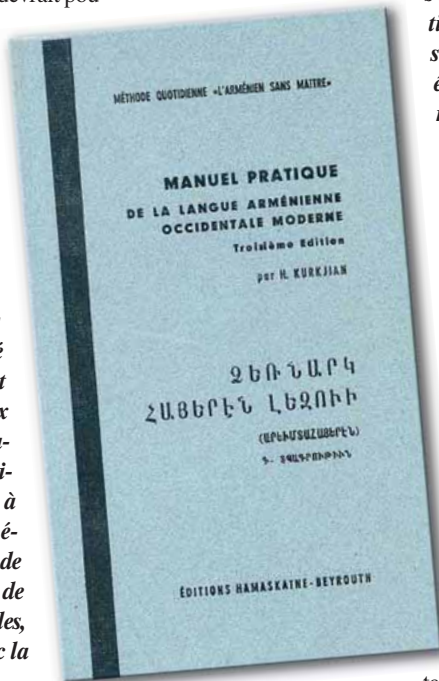
**F.A. :** *Comme la plupart des questions spécifiques aux Arméniens (éducation, presse, arts et culture, Cause arménienne, etc.), la question de la langue est déconnectée du reste, c'est-à-dire d'une problématique plus large permettant de développer une vision globale de nos enjeux contemporains, à partir de notre situation actuelle. Or, pour l'Arménien diasporique comme pour les autres, on ne s'identifie pas uniquement à une langue, mais aussi et peut-être surtout à la vitalité identitaire de la communauté au sein de laquelle évolue la langue. N'est-il donc pas nécessaire d'avoir une vision globale – et non fragmentée – de soi, pour mettre le bilinguisme au service de cette vision ?*

**H.K. :** Mais bien sûr, c'est évident... Oublions enfin, voulez-vous, ce terme de bilinguisme, dont nous avons bien dit qu'il n'est guère uniquement affaire de langue. La langue seule ne compte pas ; elle ne crée pas une "vision globale". Mais une conscience d'appartenance "nue" est à son tour incomplète et appauvrissante, si elle n'est pas dotée de contenu culturel – toujours en symbiose avec la culture dominante locale...

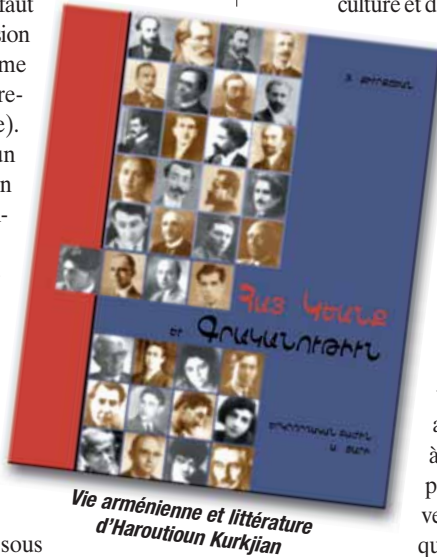
Et, bien sûr, s'agit-il aussi d'établir les conditions de réalisation de ce nouvel état de faits à l'échelle collective. Autrement dit, encore une fois, nous avons à oeuvrer en plein domaine pédagogique. Une pédagogie qui, j'ajouterais, engagée au service de ces enjeux contemporains, ouverte et ayant énormément à apprendre de la philosophie et des méthodes d'enseignement contemporaines, n'en demeurera pas moins une action à contre-courant, c'est à dire une praxis proprement révolutionnaire...

**F.A. :** *Le bilinguisme, c'est peut-être, au-delà de la cohabitation-alternance de deux langues, une collision entre deux mondes qui ouvrirait la porte d'un troisième monde inconnu jusqu'alors. Avec un vécu différent de celui ressenti dans chacun des deux mondes pris séparément. N'a-t-on pas négligé d'ouvrir cette porte par crainte de découvrir un monde inconnu et donc, par définition, déstabilisant ? Ne serait-il pas bon de faire parler les gens (enfants ou adolescents, familles, etc.) sur ce vécu-là, pour nous aider à affiner la théorisation de notre réflexion ?*

**H.K. :** J'adopterais volontiers ce vocabulaire et cette grille d'explication se référant au monde subjectif (c'est là que tout commence), à condition de ne pas en faire une référence définitive. Des personnes enclines à l'analyse ont pas mal prospecté ce domaine. L'autre soir [ndlr : lors de la conférence du 10 décembre dernier à Armen-Livres], on s'est bien référé à William Saroyan, à Janine Altounian, aux expériences intimes de Michael Arlen Junior, de Martin Melkonian, etc. Bien sûr, nous n'oublions



pas qu'il s'agit là d'expériences personnelles – alors que nous nous proposons de généraliser la démarche... Mais, s'agissant de mettre en valeur le vécu, j'aurais préféré un vocabulaire plus explicitement orienté vers le désir, la volonté (facultés que vous n'excluez certainement pas, mais passez sous silence). Désir et volonté, recherche d'un enracinement, d'une appartenance (appartenance double, s'il faut le préciser), de cette collision génératrice d'un "troisième monde inconnu" – pour revenir à votre vocabulaire). Autant d'éléments d'un vécu dont la somme, en d'autres termes, je l'appellerai prise de conscience... Mais... trêve de subjectivisme. Vous comme moi, ne voudriez sûrement pas en rester là ; ces démarches, disons, de "mise en valeur du vécu" doivent absolument aboutir à une méthodologie, à une pédagogie spécifique – sous



peine de rester des peintures d'états d'âme, dans le flou... Nous sommes d'accord, je crois... Pour les enfants, il s'agit de créer ce terrain affectif, d'enlever à l'étude de l'arménien toute trace de corvée, de la rendre naturelle – comme le soulignaient si bien deux jeunes enseignants dans un de vos numéros récents, à propos d'un atelier d'arménien à l'école Markarian-Papazian de Lyon (cf. Événement du n° 381 de FA)...

**FA. :** Depuis l'indépendance de l'Arménie, sur ces vingt dernières années, l'identité arménienne a gagné en complexité. L'arménité d'aujourd'hui n'a rien à voir avec celle de la fin des années 80, et encore moins avec celle du milieu des années 60, lorsque la Diaspora s'éveillait à une Cause arménienne naissante. Or on a l'impression que les modes d'appréhension de l'identité arménienne, en Diaspora comme en Arménie, n'ont pas suffisamment évolué, car notre réflexion théorique sur notre vécu de diasporique reste à la traîne des événements. En prenant les choses par ce bout-là, ne ferions-nous pas rejaillir des incidences positives jusque sur la conception et la pratique du bilinguisme ?

**H.K. :** Votre constat sur l'enrichissement de l'identité arménienne avec l'indépendance est certes vrai. Mais celui du retard de notre réflexion, à la traîne des événements, comme vous dites, l'est encore davantage...

Quant à la possibilité d'incidences positives de la culture arménienne d'Etat sur une évolution positive en Diaspora en matière d'arménophonie, si je vous ai bien suivi, elle mérite un examen plus approfondi ; la complexité de notre condition diasporique le réclame.

J'estime que l'arménien oriental, cette variété de l'arménité devenue métropolitaine par le concours

des circonstances géopolitiques, peut très bien servir d'occasion de "retour" à des individus – parlant toujours de diasporiques d'ascendance arméno-occidentale. Il s'agit là d'un choix individuel délibéré qui ne manque pas de courage. A la rigueur, on pourrait faire remarquer qu'une telle attitude, recouvrant souvent un fatalisme injustifiable au sujet de la viabilité de la Diaspora, espère profiter d'une culture et d'institutions instaurées en Etat

(encore que précaire), plutôt que de rechercher des racines dans une culture arméno-occidentale dispersée, aux sources secrètes... Mais passons...

Cependant, et ne l'oublions pas, une collectivité réclame des solutions collectives. Notre Diaspora est diaspora sine die, sans terme prévisible ; et l'Arménie n'a guère, dans un avenir raisonnable, de rôle adéquat ou appréciable à jouer à notre égard (je pense à ses propres manques, et à la nouvelle diaspora arméno-orientale qui est en droit d'attendre d'elle bien plus que nous-mêmes).

**FA. :** Lorsque l'on voit les choses sous cet angle, les débats d'aujourd'hui autour des deux branches de l'arménien (occidental et oriental) paraissent complètement obsolètes, voire ridicules, au regard de l'immensité des enjeux. Comment établir une passerelle sur ces questions de l'arménophonie et du bilinguisme avec une Arménie dont la réalité n'a pas grand-chose à voir avec celle de la Diaspora, sans tenter au préalable d'opérer une synthèse entre ces deux mondes qui font la nation arménienne d'aujourd'hui ?

**H.K. :** Quelle que soit notre attitude vis-à-vis des débats autour des deux branches de l'arménien ou des affinités culturelles entre Arménie et Diaspora, un fait est indéniable : une adhésion à une sphère linguistique et culturelle géographiquement éloignée est impossible, car contre-nature (je passe encore sous silence "l'éloignement" culturel : de l'Arménie, vous dites vous-même que "sa réalité n'a pas grand-chose à voir avec celle de la diaspora"). Et je ne trouve pas de contenu réel à une "tentative d'opérer au préalable une synthèse" (dans la vie, les choses ne se passent pas ainsi, n'est-ce pas ?). Attention : ce n'est pas là une fin de non recevoir adressée à l'Arménie et à tout ce qu'elle représente. Mais ici il s'agit de langue et de culture, d'un vécu et d'une activité de tous les jours, le hic et le nunc de toute collectivité humaine, et qui ne saurait se laisser approvisionner à distance, ni à coups de circulaires... Par ailleurs, ne pas tenir compte de ces évidences fondamentales, trop compter sur le "grand-frère" éloigné, risquerait de compromettre le peu d'esprit d'initiative qui nous reste...

**FA. :** Je vais aller plus loin encore dans cette direc-

tion. Et si l'on travaillait d'arrache-pied sur une complexité synonyme de richesse, base d'une éducation arménienne du XXIème siècle à laquelle les responsables politiques, économiques, culturels, éducatifs, etc., pourraient apporter leur pierre ensemble ? Finalement, ce serait peut-être le moyen de modifier notre regard sur nous-mêmes et de retourner nos facteurs objectifs de handicap en sources subjectives d'épanouissement. Avec tous ses questionnements existentiels, ses contradictions, ses paradoxes, etc., l'expérience arménienne est d'une puissance, d'une subtilité et d'une modernité hallucinantes en matière de connaissance de l'homme. Le moment n'est-il pas venu d'immerger ces enseignements dans notre vie de tous les jours et d'inscrire la pratique du bilinguisme dans cette nouvelle manière d'être, dès le plus jeune âge, au lieu de passer son temps à gérer – par manque de moyens mais aussi d'ambition collective – l'urgence d'un temps qui travaille aujourd'hui contre nous ?

**H.K. :** Aujourd'hui, tout est possible. L'expérience arménienne, comme vous dites, ne date pas d'hier. Notre histoire nationale entière, dès les époques les plus reculées, a été une histoire d'ouverture culturelle. Cette tradition précieuse nous autorise, et nous ordonne même, dans une situation diasporique extrême, de faire du bilinguisme et de la biculturalité notre manière d'être diasporique, notre apport original à la civilisation mondiale (à la différence des modes ghettoisants primitifs que nous observons autour de nous – religieux, vestimentaires, alimentaires, etc.). Il faut pour cela, je crois, avoir le courage de l'effort, associé à la subtilité et à la puissance que vous évoquez, pour nous réapproprier notre culture – par la valorisation d'une arménophonie authentique et égalitaire...

Propos recueillis par  
Varoujan Mardikian

## Bio Express

- Né en 1943 au Liban.
- Études secondaires à Beyrouth (lycée Hamazkaine Djémaran).
- Études universitaires à Beyrouth et à Paris-Sorbonne (maîtrise de philosophie, 1978).
- Carrière d'enseignant de 1964 à 1984 (lycée et Institut Hamazkaine, Université Haigazian à Beyrouth).
- Présence dans la presse périodique littéraire en langue arménienne (*Pakine, Ahegan, Haratch, Vem*). Publication d'un ouvrage : *Essai sur l'exil* (1978). Publication de manuels : *Manuel pratique d'arménien occidental* (1972), *Practical textbook of Western Armenian* (1982), *Parev* (Médiathèque, Centre Pompidou, Paris).
- Carrière d'auteur-éditeur après 1984 (établi à Athènes, Grèce). A partir de 1993, série de manuels de langue et de littérature arméniennes pour le cycle secondaire (collège et lycée), en collaboration avec Maro Kalaydjian-Kurkjian : *Hayreni aghpiur* (Athènes), *Mer lezoon* (Los Angeles), *Hay giank yev kraganoutiun* (Athènes).

## “Un contemporain essentiel”

Haroutioun Kurkjian, vu par l'écrivain Krikor Beledian. Un témoignage fécond.

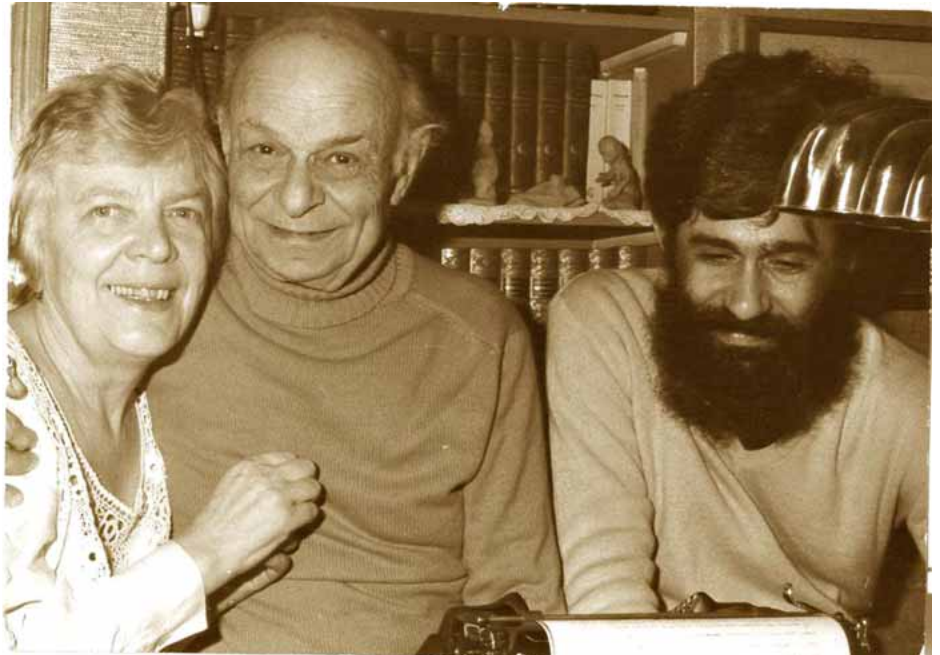
Une très longue amitié me lie à Haroutioun Kurkjian. Une amitié qui remonte à l'époque où nous étions élèves au lycée Djémaran, à Beyrouth. Il y a exactement cinquante ans ! Nous avons fait ensemble nos armes en littérature dans la revue *Ahégan* et entrepris des études de philosophie à la Sorbonne. Nous nous sommes retrouvés dans les mêmes revues et les mêmes lieux. Dans une sorte de communauté de pensée, nous sommes restés en dialogue permanent avec ce qui nous a toujours semblé essentiel : notre appartenance à la Diaspora et à une certaine forme d'être contemporain.

Harout a délibérément abandonné la littérature après la publication de son *Essai sur l'exil*. Cela ne veut pas dire qu'il a cessé de s'y intéresser, bien au contraire. Il y avait peut-être d'autres urgences. L'ouvrage édité chez *Haratch* en 1977 a disparu très vite de la circulation. Presque aucun écho dans la presse ! Cet essai, ce coup de maître, brillait par sa nouveauté et son audace, par la rigueur de sa réflexion et la richesse de ses intuitions. Tout s'y opposait au conformisme intellectuel, aux conventions idéologiques. C'est bien Harout qui fut le premier à fustiger l'arménité obsolète des idéologues des années 40-50, à dénoncer “la conservation de l'arménité” et à guider notre pensée vers ce qu'il a appelé une “création d'arménité”.

Déjà en grande partie bilingue, cet *Essai* si remarquable est tout entier emporté par une question

sous-jacente : comment être arménien en Diaspora ? Aussi enseigne-t-il une pensée passionnée de l'exil, c'est-à-dire de la “double appartenance” à l'ici et à l'ailleurs, tentant de concilier les exigences d'une identité évolutive. On y trouve déjà l'amorce d'un parcours que l'on peut qualifier d'entreprise pédagogique. A ce propos, parmi un nombre considérable de textes égrenés dans la presse, on lira

sont bâtis les manuels Kurkjian. Même ceux composés pour les lycées arméniens du Proche-Orient et des Etats-Unis ont pour socle ce même postulat. C'est dire que les manuels Kurkjian sont conçus et réalisés avec une idée directrice majeure, ils sont fondés en raison. Ils ne sont pas le fruit d'un simple désir de combler un manque patent. Une certaine expérience de la diaspora, une certaine philosophie



Haroutioun Kurkjian (à d.), avec l'écrivain arméno-parisien Zareh Vorpouni et son épouse Elizabeth, en 1978. Zareh Vorpouni a été l'une des figures dominantes de ce qu'on a appelé le “Groupe de Paris” et surtout du roman arméno-occidental de toute la période diasporique. Au cours des années 70, les jeunes étudiants arméno-parisiens comme beyrouthins (Marc Nichanian, Krikor Beledian, comme Haroutioun Kurkjian lui-même) étaient en relation régulière avec ces derniers mohicans qu'étaient Vorpouni, Sarafian, Topalian...

avec profit l'article lumineux paru dans *Dissonanze* d'Herman Vahramian, à Milan, en 1980, intitulé *Pour une pédagogie de la différence*.

Depuis cette époque, depuis plus de trente ans, notre réflexion sur la double appartenance et sur la nécessité d'élaborer une stratégie de la langue n'a pas avancé d'un pouce, bien au contraire. La question de la langue occupe une place centrale dans cette pédagogie de la différence. Je pense que l'expérience française que Harout a vécue dans les années 60-70 a dû être déterminante. Les premiers manuels de l'arménien occidental trouvent leur couronnement dans *Parev*, parrainé par le Centre Georges Pompidou. Ces ouvrages s'adressent essentiellement à des Arméniens non-arméniophones mais également à des francophones tout court et se déplacent déjà dans l'espace du bilinguisme. En Diaspora, surtout occidentale, l'arménien n'a plus le statut d'une langue naturelle, c'est une langue déterritorialisée qu'il convient de s'approprier par apprentissage. C'est sur ce constat que

du vivre en Diaspora, c'est-à-dire du vivre dans l'espace de la multiplicité des langues, dans une communauté avec d'autres constituent le trait fondamental de cette pédagogie.

Je tiens à insister sur la très grande cohérence du travail entrepris. Après les manuels de la langue, Harout s'est attelé à la tâche redoutable de la rédaction de manuels de littérature pour les classes supérieures. Les deux volumes *Kmqna me grqkq-noujiun* publiés en 2004 renouvellent de fond en comble la conception traditionnelle d'un tel manuel. De la langue, on est arrivé à la littérature, parfois à la littérature la plus contemporaine. La boucle est bouclée.

Affronter la complexité du réel, assumer le fait diasporique comme partie constitutive de notre existence, proposer un apprentissage de l'altérité, ce sont là les enjeux de cette pédagogie qui développe et met en pratique les intuitions si riches et si fécondes de l'*Essai sur l'exil*.

Krikor Beledian

**haussmann**  
FRENCH-RIVIERA PRIVATE REAL ESTATE BROKERAGE

Villa “La Voile”  
Saint Jean Cap Ferrat  
Architecte : Sir Norman Foster

<b>haussmann international</b>	<b>haussmann real estate</b>
38 Boulevard Marinoni 06310 Beaulieu sur Mer +33(0)4 83 84 84 84 HaussmannInternational.com	10/12 Quai Papacino 06300 Nice +33(0)4 92 00 49 49 HaussmannRealEstate.com